

Juan Carlos Garrot Zambrana, « Calderón de la Barca et la France : lutte religieuse et politique dans quelques *autos sacramentales* sous Philippe IV et Charles II »,

Théâtre et polémique religieuse, 2014,

mis en ligne en Juillet 2014,

URL stable <<https://sceneeuropeenne.univ-tours.fr/regards/theatre-polemique>>.

Collection : Regards croisés sur la scène européenne

est publié par le Centre d'Études Supérieures de la Renaissance
Université François-Rabelais de Tours, CNRS/UMR 7323

Responsable de la publication

Philippe VENDRIX

Responsable scientifique

Juan Carlos GARROT ZAMBRANA

Mentions légales

Copyright © 2014 - CESR. Tous droits réservés.

Les utilisateurs peuvent télécharger et imprimer,
pour un usage strictement privé, cette unité documentaire.

Reproduction soumise à autorisation.

Date de création

Juillet 2014



Calderón de la Barca et la France : lutte religieuse et politique dans quelques *autos sacramentales* sous Philippe IV et Charles II

Juan Carlos Garrot Zambrana

Centre d'Études Supérieures de la Renaissance-CNRS/Tours

L'une des explications envisagées pour rendre compte de l'essor de l'*auto sacramental*, ce genre assez représentatif de la théorie des fruits tardifs chère à Menéndez Pidal (1951 : 227), apparenté aux moralités, et dont le développement eut lieu durant les XVI^e et XVII^e siècles, est son caractère antiprotestant. De ce fait, les *autos sacramentales* joués lors de la Fête-Dieu consacrée à l'Eucharistie auraient presque trouvé leur raison d'être dans la défense de ce sacrement que les protestants niaient ; par conséquent, ils auraient reçu une forte impulsion après le concile de Trente. Si de telles théories semblent à mon avis un peu réductrices au regard du corpus existant, il n'y a en revanche aucun doute sur l'existence d'un certain nombre de pièces à caractère polémique, pièces dans lesquelles on assiste à l'affrontement entre la religion Catholique et d'autres croyances présentées comme ennemies, notamment le Judaïsme, l'Idolâtrie, le Mahométisme et le Protestantisme. L'action de ces pièces se prêtait volontiers à l'évocation de faits historiques reliés à un passé national plus au moins lointain voire à la mise en scène d'événements contemporains. Ainsi peut-on citer un certain nombre de titres où il est question de l'invasion musulmane, de la défense ou conquête de quelques places fortes. Il en va de même en ce qui concerne Luther et la Réforme protestante perçus bien entendu comme une menace pour Rome, mais aussi comme un danger qui cherchait à s'introduire dans le pays le plus catholique d'entre tous, l'Espagne. Je songe à quelques œuvres qui répondent au modèle de la forteresse assiégée. L'ensemble a donné lieu à des approches plus au moins abstraites qui, en règle générale, ont fait l'éloge de la Monarchie espagnole en tant que garante de la Foi. Cela permettait de présenter des visées politiques comme

des combats désintéressés, menés au nom de la défense de la foi et d'inclure ces luttes dans l'Histoire du Salut – ou Histoire Théologique de l'Humanité – dont les trois étapes sont la Loi de Nature (Genèse), la Loi Écrite (qui commence avec Moïse) et, enfin, la Loi de Grâce (de l'arrivée du Sauveur jusqu'à la fin des temps).

Même si parfois l'exercice demandait quelques contorsions on pouvait aisément faire rentrer les souverains espagnols (descendants des rois de Castille et d'Aragon qui avaient combattu les musulmans, chassé les juifs, et, depuis Charles Quint, affronté les protestants) dans un conflit Judaïsme-Paganisme-Christianisme ou Judaïsme-Secte de Mahomet-Christianisme ou encore y ajouter l'Hérésie protestante. L'entreprise était d'autant plus facile que la traduction latine de la Bible permettait un jeu de mots annonciateur de la mission dont la Providence avait chargé la maison d'Autriche : « Deus ab austro veniet » (Habacuc 3, 3)¹.

Or, la tâche devenait plus ardue lorsque l'ennemi ou l'un des ennemis n'était plus protestant mais catholique et, qui plus est, portait, certes de façon discutable mais néanmoins constante, le titre de Très Chrétien, ce qui, héritage de la politique de la couronne d'Aragon, était très souvent le cas; comme nous le savons tout au long des XVI^e et XVII^e siècles les Espagnols et les Français se sont affrontés presque sans répit.

Je voudrais m'intéresser à cinq *autos* caldéroniens qui se font l'écho de certains événements politiques appartenant au conflit franco-espagnol dont le poète a été le témoin et parfois partie prenante. Je pense plus précisément à la guerre de Catalogne, à la signature de la Paix des Pyrénées dont le mariage de Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse fût le corollaire². Après la mort de Philippe IV un autre événement nous concerne : le mariage de Charles II, son fils, avec Marie-Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV, dans un contexte toujours d'affrontement entre les deux pays.

Voici la liste des œuvres qui seront étudiées :

- *El socorro general* : Tolède, 1644.

1. E. Rull a publié plusieurs études sur ce sujet, notamment RULL, 1983. Ils peuvent être lus dans RULL, 2004, c. 4. Moi-même, j'y ai consacré quelques travaux, par exemple GARROT ZAMBRANA, 2010. Il convient aussi de souligner l'importance des *autos* à visée politique écrits par Mira de Amescua, étudiés par FLECNIAKOSKA, 1976.
2. Je renvoie à plusieurs de mes travaux : GARROT ZAMBRANA, 2002; « Calderón en tiempos de Carlos II » et *Judíos y conversos en el Corpus Christi*.

- *El lirio y la azucena* : Madrid, 1660.
- *El indulto general* : Madrid, 1680
- *El cordero de Isaías* : Madrid, 1681.

En 1644, Calderón, après plusieurs années de service au front, rentre de Catalogne. Il est plus au moins obligé de s'installer à Tolède avant de pouvoir renouer avec sa carrière de poète de cour³, mais cette expérience vécue au front le poursuivra longtemps et donnera lieu à deux pièces très différentes. En effet, si la deuxième, *El lirio y la azucena*, obéit sans doute à une commande émanant de la Cour, la première, *El socorro general*, n'a pu exister que parce qu'elle a été écrite pour être jouée ailleurs ; on nous y donne en effet une approche du conflit qui va à l'encontre de la politique mise en place par le Roi depuis 1643.

Je suis obligé de consacrer quelques lignes au contexte historique afin de mieux saisir les enjeux de ces deux pièces :

En 1640 des émeutes plus au moins spontanées se sont produites en Catalogne : le point culminant sera l'assassinat du vice-roi Santa Coloma le jour de la Fête-Dieu⁴. Par la suite, la tension entre la monarchie et les élites barcelonaises n'a fait qu'augmenter, de telle sorte que ces dernières se sont révoltées contre le roi Philippe IV. Elles craignaient pour leurs *Fueros*, c'est-à-dire leurs franchises, qui dataient du Moyen-Âge – je simplifie sciemment mais cette dimension temporelle du pacte entre les Catalans et leurs souverains nous importe. Peu après, en janvier 1641, Pau Claris, chef de file des insurgés met le Principat sous la protection de Louis XIII (ELLIOTT, 1990 : 586).

Dans *El socorro general*⁵, ces deux événements servent en quelque sorte de prélude à une action façonnée suivant le modèle de la forteresse assiégée et inspirée d'un épisode de cette guerre franco-espagnole que le dramaturge lui même a vécu, le siège de Tarragone par le comte de La Mothe Houdancourt.

Grâce à une série d'analogies audacieuses, Calderón inscrit tous ces faits dans l'Histoire du Salut de la façon suivante : la Synagogue (les Cortès)⁶ s'est insurgée

3. On peut lire à ce sujet GARROT ZAMBRANA, 2011a et *Judíos y conversos en el Corpus Christi*, II, ii.
4. Santa Coloma fut tué le 7 juin 1640 : ce jour sera connu sous le nom de *Corpus de sangre*. Cf. ELLIOT, 1990 : 564.
5. Sauf exception je cite les pièces toujours à partir de cette édition : Pedro CALDERÓN DE LA BARCA, *Obras Completas*, III, *Autos sacramentales*, éd. Á. Valbuena Prat, Madrid, Aguilar, 1987. Dorénavant, O.C., III.
6. Cf. les vers suivants de la p. 325a : « APOSTASÍA-[...] / Aquesta Nación traidora / [...] / su Sinagoga,

contre son Roi (Dieu) et contre sa volonté de changer les anciens rites, bref elle n'accepte ni le passage de la Loi Écrite à la Loi de Grâce ni la divinité du Christ ; plus encore, elle propose de conquérir la citadelle de la Foi. Elle obtiendra l'aide de l'Apostasie (nom donnée par Calderón à la Religion protestante) qui abandonne les troupes de l'Église et celle de la France. En ce qui concerne cette dernière, au lieu de partir d'une analogie, on s'appuie sur une association phonique. La France apparaît comme étant Rome (le paganisme ou le Peuple Gentil) grâce au syntagme : « franco romano » (p. 325) où l'adjectif *franco* comme il nous est rappelé veut dire « libre », par conséquent il peut parfaitement s'appliquer aux Romains car ils n'ont jamais été assujettis. Cette base une fois établie on récupère le deuxième sens qui renvoie, quant à lui, au peuple germanique des Francs, donc aux Français. Sur le plan historique le rapprochement fonctionne assez bien. Les Romains ont conquis la Palestine et sont devenus les maîtres du Peuple Élu, ce qui est mis en exergue par le texte ; aussi, en 70 av. J. ils ont détruit le temple de Jérusalem, menace qui d'ailleurs plane sur la fin du dialogue. Tout cela convient parfaitement à la situation des rebelles soumis dorénavant au roi de France, après la rupture du pacte de vassalité envers leur souverain légitime. On nous laisse entendre qu'une juste punition ne saurait tarder et les faits vont corroborer cette annonce :

IGLESIA-Presto, bando aborrecido,
 presto familia traidora,
 llorarás tus precipicios,
 perdida tu Sinagoga,
 [...]
 muera la Comunidad
 y viva la Fe de Cristo (p. 321a-b).

APOS-La obediencia dio, en efecto,
 de suerte que a gobernarles
 los francos romanos (francos,
 porque no conoce a nadie
 el Romano Imperio) vienen
 dueños ya más que auxiliares.
 Tan vil es su obstinación,
 ciega, alevosa e infame,

que fue / la Diputación, que tales / levantamientos la indujo, / [...] ».

7. Calderón réussit à assimiler la défense des franchises à une guerre à la véritable foi : « Viva nuestra libertad / y muera la Ley de Cristo » (p. 319a).

que quieren perder con ellos
todas sus inmunidades
más que obedecerte a ti,
pues lo primero que hacen
los gentiles es hacerles
que contribuyan y paguen,
[...]⁸

En revanche, sur le plan théologique, des esprits chagrins pourraient émettre des doutes sur la pertinence d'identifier la France au Paganisme, et cela d'autant plus qu'à la fin de la pièce, fidélité à l'actualité oblige, le Peuple Gentil se retire du champ de bataille tout en restant en dehors de l'Église, c'est-à-dire sans songer à se faire baptiser. De ce fait, son rôle dans la *vindicta Salvatoris* n'apparaît pas très clair. Pour cette même raison on ne peut pas mettre l'accent sur l'attitude de la France, pays catholique, qui n'hésite pas à devenir l'alliée des protestants en application d'une raison d'état honnie par l'Église. D'autre part, les soldats romains sont des Français mais également des Italiens qui, eux, font partie des troupes de Philippe IV, chargés donc de venger la mort de l'envoyé de Dieu. Cette ambivalence constitue une autre faiblesse de l'allégorie :

BAUT-[...]
El Tercio que ahora llega
de los italianos es;
Pablo los gobierna (p. 322a).
[...]

SINAG-[...]
El Tercio de los romanos
tan a su cargo tomó
la venganza del que yo
maté con mis propias manos,
[...]
que porque la Iglesia aquí
de ellos no triunfe jamás,
a Roma obedeceré,
y que a su Gentilidad

8. Cf. p. 325a. En effet, les Catalans s'engageaient à payer les trois mille hommes que la France enverrait au Principat et les soldats français se comporteront aussi mal avec la population civile que ceux de Philippe IV. Cf. SANABRE, 1958 : 148, 151 et 152.

favor pediré y piedad
aunque sujeción la dé (p. 324a-b).

En 1660, date de la création de *El lirio y la azucena*⁹, le contexte historique et la situation personnelle de Calderón ont bien changé par rapport à 1644. En 1648 l'Espagne a mis fin à une guerre extrêmement longue et coûteuse avec les Provinces Unies ; depuis 1652 Barcelone est rentrée dans le droit chemin. On se bat encore en Catalogne et dans le Roussillon, mais uniquement contre l'étranger. Or, en 1659, l'ennemi impitoyable devient l'allié grâce au traité des Pyrénées. Certes, les deux parties en litige en avaient bien besoin, cependant, l'Espagne se trouve dans une situation nettement inférieure à celle de la France, comme le démontrent les conditions de l'accord (DEVÈZE, 1971 : 510-519). De surcroît, le Roi Très Chrétien ne s'était pas limité à la simple annexion de certaines places fortes ou du Roussillon ; il va épouser l'infante Marie Thérèse, sa cousine. Ce mariage laissait planer un doute en ce qui concerne la succession du Monarque Catholique dont le dernier des souhaits était qu'un rejeton des Bourbons hérite de sa couronne (DEVÈZE, 1971 : 513).

Notre dramaturge, de son côté, a récupéré sa position privilégiée dans les activités théâtrales de la Cour. Maintenant il partage sa vie, pour peu de temps, entre Tolède et Madrid, où il se rend assidûment pour veiller aux mises en scène de ses *autos* et aux fêtes du palais¹⁰. C'est à lui que revient l'honneur de célébrer la paix ainsi que les noces royales. Malheureusement, le cœur n'y est pas, ni à Madrid ni à Saint Sébastien où se déroulera la première cérémonie du mariage, par procuration : il y avait un goût d'amertume assez prononcé chez les Espagnols (DEVÈZE, 1971 : 542-543)¹¹.

Calderón a dépoussiéré *El socorro general*, procédant à plusieurs remaniements pour adapter le schéma de l'Histoire Théologique de l'Humanité aux nouvelles conditions imposées par le pacte hispano-français. Toutefois, il continue à focaliser un contentieux datant du xv^e siècle sur la toute récente guerre de Catalogne ; il persiste à ignorer également le Portugal¹². Quant à l'Apostasie (les Provinces

9. Cf. O. C., III, : 916-939. Les implications politiques de la pièce ont été abordées par RULL, 1983, notamment les p. 761-767, et par RUPP, 1996.
10. Pour toutes ces questions voir mon livre *Judíos y conversos en el Corpus Christi*, notamment les p. 232-240, avec des nombreux renvois.
11. L'*auto* fut donc joué en l'absence du roi qui s'était déplacé avec un cortège imposant. La reine Marianne, par contre, resta à Madrid.
12. Au sujet de cette focalisation sur la Catalogne et de l'oubli du Portugal voir GARROT ZAMBRANA, 2002. Il s'agit d'une attitude très personnelle de l'auteur car Philippe IV, quant à lui,

Unies), elle n'est pas non plus au rendez-vous ; la véritable raison, plus que dans la fin des hostilités signée en 1648, est à chercher dans les bienséances : il aurait été fort déplacé de rappeler les coalitions de la France catholique avec des hérétiques de tout bord.

Si dans la pièce l'animosité apparaît toute nouvelle, en revanche, la rencontre des deux pays avait été annoncée presque depuis l'instauration des dynasties française et espagnole. Par une sorte de *contrafactum* de la *figura* biblique, Calderón commence sa pièce avec le roi Clovis et l'archiduc Rodolphe de Habsbourg, le premier étant la figure de Louis XIV, le deuxième, celle de Philippe IV¹³.

En effet, la Discorde convoque la Guerre : elle lui fait voir, grâce à ses pouvoirs magiques le roi Clovis lorsqu'il s'apprête à rejoindre le catholicisme. Un ange lui annonce que Dieu va gratifier ses descendants avec le titre de *Très Chrétien* et lui donne la fleur de lys (*lirio*) comme emblème (p. 917). Ensuite, le fondateur de la dynastie des Habsbourg, l'archiduc Rodolphe d'Autriche, rentre en scène. On le voit en défenseur de l'Eucharistie, selon une légende pieuse maintes fois reprise par le théâtre. Il sera également récompensé, bien entendu : pour quelque temps le lys blanc (*azucena*) fera partie de ses armoiries¹⁴. De plus, on nous laisse entendre que ces deux maisons royales sont vouées à s'unir par le biais d'un mariage :

PAZ-[...]
 Esta [la Fe], pues, entre otros triunfos
 que adornen tus armas,
 tendrán algún tiempo la blanca azucena
 por timbre en Navarra,
 y no sin grande misterio,
 vecina de Francia,
 por quien te dirá la fama algún día
 que pise su raya,
 que habrá fértil primavera
 que teja guirnalda
 que a un lazo reduzca entre lirios de oro,
 azucenas de plata (919a).

tenait à récupérer l'empire lusitain.

13. Ainsi, afin de renforcer l'identification, un seul acteur interprétera les rôles de Clovis et de Louis XIV ; pour Rodolphe et Philippe IV, il en va de même. Cf. p. 926b et 927a.
14. Le titre *El lirio et la azucena* renvoie donc à l'union des deux maisons royales.

Après cette introduction, la guerre de Catalogne nous est présentée comme un moyen employé par Discorde afin d'empêcher la paix entre ces deux grandes nations.

Comme la situation politique a changé et que la France – tout au moins sur le papier – n'est plus un ennemi, on s'efforce d'expliquer les motifs des guerres et les difficultés pour aboutir à la paix. L'antipathie et la raison d'état seront à l'origine des querelles entre deux princes catholiques :

DISCOR- [...]

que aunque no se opongan nunca

en Fe, Religión ni celo,

la razón de Estado puede

guerra, introducir entre ellos;

y la mayor sin que toque

en la ley ni el parentesco,

es la de la antipatía,

[...] (p. 921a)

Reste à justifier l'attribution des rôles de Loi Naturelle et de Loi de Grâce sans froisser les sensibilités, devançant ainsi les éventuelles objections¹⁵. De même que le lever du soleil précède le coucher, la Loi Naturelle est antérieure à celle de Grâce; vue de l'Espagne, la France se situe à l'est, elle-même à l'ouest (p. 921a-b). Jamais à court d'idées, le dramaturge fait appel aux animaux emblématiques des deux royaumes, le coq et le lion¹⁶, afin de chercher la racine de l'antipathie qu'ils se sont vouée :

DISCOR- [...]

y siendo así que león

y gallo viven opuestos

por lo terrestre y lo ígneo,

a fuer de sus elementos,

no le busquemos razón

a su opción, creyendo

que su mismo natural,

15. « DISCOR-[...] / ahora, ingenios, / porque el hablar cara a cara / no me censure el más cuerdo, / de mi parte esté el decirlo, / de la vuestra el entenderlo » (p. 921a).
16. Calderón, très prudent, donne ses quartiers de noblesse au coq, prévoyant sans doute le sourire du public madrilène : « Disc-[...] ¿qué rehúso, puesto / que el gallo no es voz tan baja / que pronunciarla no puedo? / Y más cuando él a la Galia / da el nombre y a mí el concepto » (p. 921b).

por lo altivo y lo guerrero,
los opone, [...] (p. 921b)

La mère qui mettra le feu à cette prédisposition aux querelles ne sera pas l'Italie, l'Artois ou les Flandres, contrées où Français et Espagnols se battaient depuis de longue date, mais le Principat, jaloux de ses franchises.

Calderón reprend des situations entières de *El socorro general* : Philippe IV envoie un ambassadeur, le Bras Séculier¹⁷, qui se heurte au refus de la Synagogue de rendre hommage à son souverain, invoquant son désir de liberté (p. 922b-923a). La Loi Naturelle, par contre, mérite des égards dont elle s'est vue privée en 1644 : d'après son représentant, le Bras Ecclésiastique, elle ne saurait refuser son secours à qui que ce soit, par conséquent elle accepte de protéger la Synagogue¹⁸.

En conséquence, la Paix est chassée des deux royaumes. Accompagnée de l'Oisiveté, elle cherche un refuge. Ensemble, elles trouvent l'endroit idéal : le palais du Buen Retiro, nouvelle Jérusalem où la jeune Épouse leur accordera son hospitalité sans l'ombre d'un doute (p. 924b-925b). La Justice répond aux appels des nouveaux venus et les introduit auprès de l'infante¹⁹. Quand celle-ci s'apprête à serrer la Paix dans ses bras, le Roi de la Loi de Grâce l'en empêche. Il désire ardemment la paix, mais il ne peut pas l'accepter si on ne lui a pas fait avant une proposition dans ce sens (p. 926b). Et le roi français²⁰ exprime des scrupules semblables, quitte à ne pas pouvoir épouser la jeune dame dont il est tombé amoureux en regardant son portrait ; dame qui n'est autre que la fille de son adversaire (p. 927-928). La solution viendra d'un cri en faveur de la paix poussé par les deux peuples :

PAZ- [...] porque paz,
tan dichosa y tan feliz,
que a pesar de la Discordia
enlace Azucena y Lis,

17. En fait il incarne plutôt le Baptême ainsi que l'Inquisition. Cf. la p. 922a-b. Calderón prépare la scène finale où le Bras Séculier, espagnol, et le Bras Ecclésiastique, français, seront unis pour symboliser la défense de la Chrétienté dans le monde. Cf. la didascalie de la p. 937a.
18. De plus, la reine de la Loi Naturelle est la Grâce. Calderón évoque l'étymologie hébraïque du prénom Anne, celui de la reine mère, Anne d'Autriche, sœur de Philippe IV.
19. De la sorte, Calderón s'offre une nouvelle occasion de justifier les guerres de Philippe IV. Cf. la p. 925b.
20. Cf. la didascalie de la p. 927a : « Sale el Rey primero, que le hará el que hizo Clodoveo, vestido a la francesa, divertido en un retrato ». Malgré l'absence d'indications à ce sujet, le Roi espagnol serait habillé en conséquence.

de la Voz del Pueblo solo ha de salir,
pues solo del cielo nos puede venir²¹.

En effet, la Paix réussit à s'infiltrer dans les deux camps ennemis, convoque les lois Naturelle et de Grâce; leurs rois s'inclinent devant les volontés de leurs peuples (p. 929b-931b). L'allégorie des pourparlers et de la rencontre entre Louis XIV et Philippe IV prend en compte tous les détails. Le lieu sera neutre, et pour échapper à la Loi Ecrite qui s'interpose entre la France et l'Espagne, la Paix a trouvé une rivière frontalière : la Bidassoa (p. 930b). Calderón ne nous épargne pas les conditions du pacte. Qui plus est, la susceptibilité espagnole répugnait à présenter le mariage de l'infante comme un genre de clause à l'intérieur du traité, transformant de la sorte l'infante Marie-Thérèse en une partie du butin que Mazarin avait arrachée au Monarque Catholique. Pour cette raison, on insiste à deux reprises sur l'indépendance du traité par rapport aux fiançailles (p. 933b-934a et 935b).

Il restait encore à traiter l'aspect le plus sensible, les concessions territoriales. La pilule était amère, et la stratégie du dramaturge nous laisse un peu pantois. L'Espagne n'a pas perdu une partie de ses royaumes; le partage de la Catalogne est une punition qui, de surcroît, va dans le sens de la géographie (p. 935).

La Discorde, battue, met fin à l'allégorie pour laisser place à l'histoire, c'est-à-dire à la représentation de la rencontre entre les monarques. Une grande importance est accordée aux retrouvailles de Philippe IV et de sa sœur, Anne d'Autriche; c'est un moment de véritable joie du côté espagnol.

Le poète n'a pas oublié de flatter dans sa mise en scène de la réconciliation les deux *validos*, pourtant bien en retrait dans le conflit dramatique :

DISCOR-¿Pues con qué causa están de ti ofendidos?

Ocio-Con que Ocio no ha de haber donde hay validos (p. 934b).

Plus tard, le grand courtisan qui était devenu l'auteur arrive à donner un certain relief aux deux ministres car ce sont eux qui, ensemble, soutiennent l'uni-

21. Cf. la p. 929a. Calderón paraphrase le proverbe « Voz del pueblo, voz del cielo ». Il est rare de trouver chez lui des louanges du peuple; au contraire les références méprisantes au *vulgo*, qui n'est pas, certes, synonyme parfait de « peuple », abondent dans les drames et dans les *autos*. Cf. par exemple : *El árbol del mejor fruto*, p. 991a; *El viático cordero*, p. 1169b et *El santo rey don Fernando*, II, p. 1309b, toujours dans *O.C.*, III.

vers, symbolisant de la sorte l'union des deux princes catholiques en défense de la foi victorieuse :

Ábrese el Palacio en bastidores, y se ven en él el Brazo Eclesiástico y Seglar sustentando un orbe entre los dos en cuya eminencia estará el Sacramento con siete cintas de nácar, que saliendo de la Hostia, ciñan el orbe (p. 937a).

L'*auto*, dans son ensemble, n'atteint pas une grande qualité artistique. Les difficultés à surmonter ne manquaient certainement pas. Les jeux d'analogies sur lesquels Calderón a bâti son allégorie demandaient des explications prolixes ; il faut ajouter un conflit dramatique assez mince. L'ensemble produit une action peu engageante, au rythme lourd²². En ce qui nous concerne, l'objection majeure provient du rôle de Discorde, plus précisément, des liens tissés entre Discorde et Synagogue. Si nous analysons le personnage, nous nous apercevons vite que les deux entités ne réussissent pas à se fondre. On voit agir Discorde sur scène ; on entend un discours qui tente de greffer l'actualité contemporaine sur la problématique religieuse, or, l'enjeu reste toujours trop dépendant des événements historiques pour permettre d'arriver à une correspondance satisfaisante entre Discorde et Synagogue. L'allégorie nous semble excessivement forcée dans *El lirio y la azucena*. Au demeurant, constatons la blessure profonde que la rébellion catalane a laissée chez Calderón. Il a dû la ressentir non seulement comme une sorte de sacrilège en tant que remise en question de l'autorité du souverain, mais estimer aussi, sans doute, qu'elle avait contribué également au délabrement de la monarchie espagnole. On devine l'embarras, voire l'amertume, d'un dramaturge qui exalte dans ses débuts la victoire de Bréda, dix ans après celle de Nördlingen, contraint maintenant à faire appel à des procédés retors, qui ne trompaient personne, pour essayer de sauver la face. La vérité était que désormais le monde reposait uniquement sur les épaules du Très Chrétien Louis XIV, l'Espagne ayant rejoint le rang des comparses. À la mort de Philippe IV, cet état de choses ne fera que se confirmer : l'héritier du trône, le futur Charles II, est un enfant à l'intelligence très limitée, la régente, la reine mère Marianne d'Autriche, est plus une veuve dévote et éplorée qu'une véritable femme d'état ; enfin, elle n'a pas su s'entourer d'un favori de qualité et la minorité du jeune Charles sera marquée par les luttes entre différentes factions de la Cour.

22. La musique et l'éclat des décors ont dû compenser ces défauts, le jour de la représentation.

La France, quant à elle, reste l'ennemie intermittente ; mais elle n'apparaît plus sur les chars de la Fête-Dieu. Absence d'autant plus surprenante que la nouvelle reine de l'empire espagnol sera une nièce de Louis XIV, la belle Marie-Louise d'Orléans, ce qui d'ailleurs semble avoir été presque une improvisation puisque les conseillers du Roi, et sa mère, traitaient depuis des années le mariage du prince espagnol avec sa nièce autrichienne, Marie-Antoinette.

Je ne peux pas rentrer dans une élucidation des tenants et des aboutissants de ce mariage, mais il s'avère nécessaire d'établir un parallèle avec les épousailles de Louis XIV et de Marie-Thérèse en raison de la nationalité des époux et de la position défavorable qui est celle de l'Espagne ; or il y a une différence non négligeable : Mazarin a dû forcer Philippe IV à accepter le mariage ; en 1678 ce sont les conseillers de Charles II qui prennent l'initiative, et cela sans obtenir presque rien en retour (n'oublions pas que le traité de Nimègue n'avait pas encore été signé), sauf une reine jeune et belle, ce qui certainement comblait de joie son futur conjoint mais qui du point de vue des affaires d'état signifie bien peu de chose. Comme le trésor royal traversait une situation plus que critique, afin d'éviter le ridicule dérivé de l'impossibilité de jouer en pied d'égalité avec les Français (le souvenir de la honteuse rencontre des deux cortèges lors des cérémonies de 1660 restait dans toutes les mémoires des courtisans), cette fois-ci il n'y a pas eu de rencontre des cortèges royaux à la frontière. Enfin, les deux jeunes gens devaient se marier à Burgos mais, pour des raisons diverses, l'union a eu lieu dans un petit hameau situé au nord de cette ville, Quintanapalla, le 11 novembre 1679²³.

Même si les noces n'ont pas eu un grand éclat, elles restent des noces royales et l'on se devait d'en faire la louange, tâche qui échut bien entendu à don Pedro Calderón de la Barca. Il en fait allusion dans *El indulto general*, joué le 27 mai 1680²⁴, pièce que nous devons de comparer à *El lirio y la azucena*. Les différences sont des plus évidentes, car si en 1660 on faisait l'éloge des Habsbourg et des Bourbons sans oublier les emblèmes français, le coq et le lys, fleur aussi mentionnée dans sa pièce de jeunesse *El nuevo palacio del Retiro* par rapport à la première épouse de Philippe IV, la sœur de Louis XIII²⁵, en 1680, on ne retrouve pas la moindre trace

23. Pour le contexte historique on se reportera à FERNÁNDEZ ALBALADEJO, 2009, ch. 6, ainsi qu'à la toujours passionnante monographie de MAURA GAMAZO, 1990, dont la première édition date de 1942.

24. Je cite d'après l'édition d'ARELLANO et ESCUDERO, 1996.

25. Cf. *El nuevo palacio del Retiro*, 1998, v. 227-234 : « HOMBRE-Elisabeth es su nombre; / si cristianísima es, / díganlo las tres virtudes / teologales de los tres / lirios de sus armas, mira / si en ella convienen

du référent en ce qui concerne la mariée, laquelle apparaît désignée tout simplement comme « Marie » (v. 1062-64). D'ailleurs elle reste au second plan; on souligne à peine qu'elle porte une branche d'olivier, symbole de la paix qui est en train d'être signée par les deux pays. En revanche, le roi espagnol, le protagoniste absolu de l'action, est quant à lui bien ancré dans l'histoire grâce à des jeux de mots construits autour du mot "*austro*", bien connus du public et des poètes depuis longtemps²⁶; de plus, le roi est appelé Charles II le Désiré (v. 1054-1056) afin de l'identifier sans ambiguïté.

Comment expliquer un tel contraste? Rejet de la princesse française qui se substitue à la archiduchesse Marie-Antoinette, petite-fille de la reine mère et candidate de la faction dite allemande, écartée apparemment parce qu'elle était encore une enfant de douze ans? Cette hypothèse pose problème car apparemment Marianne aurait bien accueilli sa belle-fille faisant preuve du sens de l'État.

Enfin, presque à la fin de la pièce on nous annonce la célébration d'un autodafé ayant eu lieu en effet en juin 1680, quelques jours après la première.

Cet événement sera mis en scène l'année suivante dans *El cordero de Isaías*²⁷, l'un des textes les plus surprenants du corpus caldéronien, voire théâtral tout court, en raison du rôle que le dramaturge va donner au couple royal.

À nouveau quelques précisions au sujet du contexte historique s'avèrent nécessaires. Jiménez Monteserín (1980: 637), prétend que c'est Charles II qui aurait insinué à l'Inquisiteur général qu'il souhaiterait assister à un autodafé général, afin d'imiter son père, qui en avait fait de même en 1632. Maura Gamazo nous donne une autre explication: il n'y avait rien de mieux pour « endormir le mécontentement de la population » (« adormecer el descontento público »), puisque les mois précédents on avait déjà eu recours à toute sorte de festivités; par conséquent il fallait songer à un autre genre de spectacle. Quoi qu'il en soit, le 30 juin 1680 les madrilènes vont assister à un autodafé général magnifié par la

bien / lirios por armas, y el nombre / de cristiana y de Isabel ». N'oublions pas que les rois de France possédaient le titre de Très Chrétien. En ce qui concerne le *Lirio y la azucena*, cf. p. 917a (deuxième didascalie) et 917b, entre autres occurrences. Le coq est aussi évoqué: cf. p. 921 par exemple.

26. Rappelons-nous le jeu de mots avec le passage du livre de Habacuc mentionné au début de cet article.

27. Toutes les citations sont tirées de l'édition de PINILLOS, 1996.

présence des souverains accompagnés de la reine mère : mais c'est le roi qui en est le personnage principal²⁸.

L'inquisiteur général s'approche du balcon, Charles II retire son chapeau en signe de respect et écoute attentivement ses paroles car il devra prêter serment par la suite :

Vuestra Majestad jura y promete por su fe y palabra real, que como verdadero y católico Rey, puesto por la mano de Dios, defenderá con todo su poder la fe católica que tiene y cree la Santa Madre Iglesia apostólica de Roma y la conservación y aumento della, y perseguirá, mandará perseguir a los herejes y apóstatas contrarios della, y que mandará dar, y dará el favor y ayuda necesario para el Santo Oficio de la Inquisición, y ministros ella, para que los herejes perturbadores de nuestra religión cristiana sean prendidos, y castigados conforme los derechos y sacros cánones, sin que haya omisión de parte de vuestra Majestad, ni excepción de persona alguna, de cualquiera calidad que sea.

Après la lecture du document sa Majesté répondit :

Así lo juro y prometo por mi fe y palabra real²⁹.

Ce qui surprend le lecteur de *El cordero de Isaías* est le décalage entre l'action allégorique et la réalité, une réalité bien connue des spectateurs car certains avaient pu assister au serment de Charles II et bien d'autres avaient lu des imprimés qui avaient raconté par le menu le déroulement de la cérémonie. Tous les témoignages s'accordent sur un point : Marie Louise avait été cantonnée au rôle de spectatrice plus au moins horrifiée et restée dans l'ombre.

Or dans la pièce, le mari n'apparaît même pas, enfin, il est question d'un « Monarque catholique / deuxième lumière des cieux » [« católico Monarca / segunda luz de los cielos »] (v. 2167-2168), qui ordonnera la célébration d'un autodafé dans un futur indéterminé, autodafé dont celui qui va être mis en scène en est l'annonce, la *figura*. Le personnage responsable d'une telle décision pleine d'avenir, est la reine Candaces, *figura*, quant à elle, de Marie-Louise d'Orléans. Et c'est cette dernière qui va prononcer le serment qui scelle l'engagement de la Monarchie hispanique avec la défense la foi :

CAND- ¿A qué aguardas?

FIL- A que hagas
el preciso juramento

28. MAURA GAMAZO, 1990 : 263-271. La citation en p. 263.

29. Je cite d'après la transcription de JIMÉNEZ MONTESERÍN, 1980 : 701-702.

en el Libro de la Ley
y en el Sagrado Madero
de la Cruz.

CAND- Pues ¿qué esperas?
Pónele un misal y una cruz a la Reina para hacer el juramento

FIL-¿Juráis que en todos los tiempos,
como Católica Reina
defenderéis el derecho
de la Religión Cristiana,
arrojando y persiguiendo
a todos sus enemigos?

CAND-Así lo juro y prometo
por mi Fe y palabra real.

FIL-Seréis dichosa con eso,
y dilatará el Señor
vuestra progenie al respecto
de las arenas del mar,
de las estrellas del cielo.

(El cordero de Isaías, v. 2255-2272)

Si ce n'est que l'on cherchera inutilement la moindre allusion aux origines françaises de la reine, tout comme nous l'avons vu en étudiant *El indulto general*. Je reviendrai tout à l'heure sur ce silence tellement éloquent.

J'insiste, le public a dû être surpris, le mot est faible, des changements opérés par notre dramaturge et a pu trouver presque choquant que l'on ait relégué Charles II à un rôle si secondaire dans une affaire de ce genre. En outre, ce serait méconnaître le génie de Calderón que d'imaginer ce dramaturge agissant sous la contrainte du texte biblique sur lequel il s'appuyait (*Actes des Apôtres*, 8, 26-39). Je tiens aussi à souligner que, dix années auparavant, il avait écrit une autre pièce, *El santo rey don Fernando*, publiée d'ailleurs en 1677 par ses soins, qui se voulait un *Miroir des princes* à l'intention du fils de Marianne, et l'exemple qui était donné au petit Charles était celui de saint Ferdinand qui, selon une légende, avait porté le bois du bûcher sur lequel allaient brûler quelques hérétiques malchanceux³⁰. Le fait que la critique n'ait jamais prêté attention à de telles manipulations me laisse aussi quelque peu songeur. Je dois avouer toutefois que moi-même j'avais négligé certains vers lors de mes premiers analyses de la pièce, plus précisément les cinq

30. Je renvoie à GARROT ZAMBRANA, 2011b.

derniers que j'ai cités plus haut, vers qui pourraient nous fournir l'explication de ce qui risquerait de passer pour une maladresse d'un poète de Cour, pourtant rompu à l'exercice du théâtre politique et à la flatterie princière :

FIL-Seréis dichosa con eso,
y dilatará el Señor
vuestra progenie al respecto
de las arenas del mar,
de las estrellas del cielo.
(*El cordero de Isaías*, v. 2268-2272)

Candazes prête serment et en échange de son engagement religieux on lui promet une nombreuse progéniture : plus abondante que les étoiles du ciel et le sable de la mer. Or, nous savons que les conseillers du roi avaient choisi comme reine d'Espagne la nièce du principal ennemi de la nation, Louis XIV, parce qu'il fallait à tout prix que le trône ait un héritier le plus tôt possible. Voilà pourquoi finalement on avait délaissé la petite fille de Marianne d'Autriche, encore trop jeune pour enfanter, malgré le fait qu'elle comptait sur de très forts appuis et qu'une telle union semblait presque couler de source. Et à Madrid on attendait avec impatience l'heureux événement, qui n'arriva jamais. Pourtant en 1680 on pensait que c'était chose faite, car la reine, exaspérée, gifla sa Camarera Mayor, la duquesa de Terranova, qui venait de tuer l'une de ses perruches, l'une des rares diversions qui lui était permise dans la sévère Cour madrilène. Elle a justifié ce geste, si déplacé, en disant qu'elle même ne le comprenait pas, sauf s'il était dû à un irrépressible caprice de femme enceinte (MAURA, 1990 : 280).

Or, Marie-Louise allait décéder quelques années après sans avoir donné naissance à aucun héritier (ou héritière). Pire encore, beaucoup la soupçonnaient d'être restée trop française, trop attachée à son pays d'origine ; il est avéré en fait que son oncle voulait faire d'elle une alliée ou une espionne au service de ses desseins.

Toujours est-il que l'antipathie que provoquait Louis XIV a terni l'image de sa nièce et produit un certain rejet. Cette chanson anonyme en témoigne :

Parid, bella flor de lis
en fortuna tan extraña,
si parís, parís a España,
si no parís, a París.

Il est difficile de savoir si Calderón faisait partie de la faction pro germanique qui avait été favorable au mariage de Charles avec Marie-Antoinette ; de même,

comment savoir s'il partageait la méfiance envers la jeune femme qui tardait à mettre au monde l'héritier si nécessaire, qui n'arrivait pas à s'habituer aux usages du pays, ni, non plus, à la sévère étiquette du Palais ? Une princesse dont la fidélité à l'Espagne était quelque peu mise en doute, et qui était soupçonnée par certains, comme je viens de l'indiquer, de trahir l'Espagne³¹ ?

S'agit-il d'une initiative prise par un écrivain qui à l'approche de sa mort se sent un peu moins lié aux contraintes du théâtre de cour³², ou bien, sommes-nous devant un coupe-feu, un essai de montrer que loin d'être étrangère aux intérêts de l'Espagne la reine était devenue une sorte d'Anne d'Autriche, fidèle à son pays d'adoption ?

En revanche, ce qui nous semble évident est le rejet de la maison des Bourbons, jamais citée ni même suggérée dans ceux deux pièces. Rejet qu'auparavant Calderón n'avait pas voulu ou pu exprimer au cas où il l'aurait ressenti³³. On peut penser que la preuve d'adhésion de la jeune femme toujours « française » serait ce serment, cet engagement profond avec le bûcher que le dramaturge met en scène par le biais de l'allégorie. Elle serait ainsi devenue une véritable reine espagnole.

31. MAURA GAMAZO, 1990 : 281-289. La chanson est citée en p. 289.

32. Calderón est décédé en mai 1681. Il a pu finir *El cordero de Isaías* mais le deuxième *auto* qui a été joué lors de la Fête-Dieu de cette même année, *Amar y ser amado*, a dû être achevé par un jeune dramaturge, Bances Candamo.

33. J'ai fait allusion dans d'autres travaux aux relations probablement difficiles du dramaturge avec Isabelle de Bourbon. Voir par exemple *Judíos y conversos en el Corpus Christi*.

Bibliographie

Sources primaires

- CALDERÓN DE LA BARCA, Pedro, *Obras Completas*, III, *Autos sacramentales*, éd. Á. Valbuena Prat, Madrid, Aguilar, 1987².
- , *El cordero de Isaías*, éd. M. C. Pinillos, Kassel / Pamplona, Universidad de Navarra / Reichenberger, 1996.
- , *El indulto general*, éd. I. Arellano & J.M. Escudero, Kassel / Pamplona, Reichenberger / Universidad de Navarra, 1996.
- , *El lirio y la azucena*, in *Obras Completas*, III, p. 916-939.
- , *El nuevo palacio del Retiro*, éd. A. K. Paterson, Kassel / Pamplona, Universidad de Navarra / Reichenberger, 1998.
- , *El socorro general*, *Obras Completas*, III, p. 316-335.

Sources secondaires

- FERNÁNDEZ ALBALADEJO, Pablo, *La crisis de la monarquía*, vol. IV de Josep Fontana et Ramón Villares (dir.), *Historia de España*, Barcelona / Madrid, Crítica / Marcial Pons, 2009.
- FLECNIAKOSKA, Jean-Louis, « Las figuras de Herejía y Demonio al servicio de la propaganda política en los autos de Mira de Amescua », *Boletín de la Biblioteca Menéndez y Pelayo*, LII, 1976, p. 203-222.
- GARROT ZAMBRANA, Juan Carlos, « Cataluña en dos autos sacramentales de Calderón », éd. I. Arellano, *Calderón 2000 (Actas del Congreso Internacional, IV Centenario del nacimiento de Calderón)*, Kassel, Reichenberger, 2002, p. 775-790.
- « Eucaristía y poder : el sacrificio crístico del Rey en algunos autos sacramentales », *Annali di Storia moderna e contemporanea*, 16, 2010, p. 425-439.
- « Sinagoga de España : Calderón y los cricones toledanos », dans *Compostella aurea. Actas del VIII Congreso de la AISO*, III, éd. A. Azaustre & S. Fernández Mosquera, Santiago de Compostela, Publicacións USC, 2011a, p. 1089-1098.
- « Violencia inquisitorial y educación de príncipes », dans éd. R. Amram, *Violence et identité religieuse dans l'Espagne du XV^e au XVII^e siècles*, Paris, Indigo, 2011b, p. 375-391.
- , *Judíos y conversos en el Corpus Christi*, Brepols, Tournhout, 2013.

- , « Calderón en tiempos de Carlos II: el poeta cortesano ante el poder político », dans éd. J. M. Usunáriz & E. Williamson, *La autoridad política y el poder de las letras en el Siglo de Oro*, Madrid / Frankfurt, Iberoamericana, 2013, p. 25-41.
- JIMÉNEZ MONTESERÍN, Miguel, *Introducción a la Inquisición Española. (Documentos básicos para el estudio del Siglo de Oro)*, Madrid, Editora Nacional, 1980.
- MAURA GAMAZO, Gabriel, *Vida y reinado de Carlos II* [1942], Madrid, Aguilar, 1990.
- MENÉNDEZ PIDAL, Ramón, *Caracteres primordiales de la literatura española*, dans *Los españoles en la Historia y en la Literatura. Dos ensayos*, Buenos Aires, Espasa-Calpe Argentina, 1951.
- RULL, Enrique, « Hacia la delimitación de una teoría político-teológica en el teatro de Calderón », dans éd. L. García Lorenzo, *Actas del Congreso Internacional sobre Calderón y el Teatro del Siglo de Oro (1981)*, II, Madrid, CSIC, 1983, p. 759-767.
- *Arte y sentido en el universo sacramental de Calderón*, Pampelune, Reichenberger, 2004.

